

Et, singulière complicité des âmes, tout le monde ce soir lui parle de Jacques, de la campagne qu'il mène ou doit mener contre les usines, de l'attitude embarrassée qu'il évitera bien difficilement, de la figure de vaincu ou de révolté qui apparaîtra tout à l'heure dans le cadre de la porte; on sait que Jacques doit venir; Etienne s'est, dans tous les groupes, vanté du succès de sa démarche; ce matin même, il a envoyé un mot au jeune comte pour lui rappeler sa promesse.

Et, tantôt comme une ironie, tantôt comme une interrogation, comme une louange ou comme une critique, la pensée du tenant de la terre semble être là, au milieu des groupes, même avant sa personne...

Dans ces conditions, l'entrée de M. de la Ferlandière et de sa sœur au bal officiel des Harmmster devait être l'événement de la soirée, le clou de la fête, la première rencontre sur le terrain mondain de ceux qui se rencontreraient un jour peut-être sur un autre plus dangereux et plus brutal. Aussi, quand le valet de chambre, ouvrant la porte du salon d'honneur, jeta d'une voix haute; "*Mademoiselle et Monsieur de la Ferlandière...*", il y eut aussitôt un grand silence, et Jacques entra, sa sœur au bras, étonné lui-même, dans sa force tranquille, de l'émotion qu'il produisait.

Cette émotion dura quelques secondes, pendant lesquelles il y eut de petits coups de coude dans les coins, des yeux tout pétillants de malin plaisir qui dévisageaient les arrivants, surtout lorsque M. Nathan et le gros Victor, cérémonieusement sanglés dans leur habit noir, s'avancèrent souriants vers le jeune gentilhomme, devenu pour une soirée leur hôte et leur officiel ami.

En réalité, le groupe était curieux: d'un côté, la personne pratique de Nathan flanqué de Victor, vieux soireux égoïste, qui avait roulé de fête en fête et d'affaires en affaires, et conservait sur son visage une sorte d'incrustation gouailleuse, de sourire sarcastique, qui atteignait par le contraste les limites du haut comique, quand l'industriel voulait se faire violence et paraître s'intéresser à une autre chose qu'à lui-même...

Et, devant eux, Jacques de la Ferlandière et sa sœur... Lui, portant son habit avec la belle et rude façon d'un officier de cavalerie... Elle, très simple, dans une robe de soie paille, l'air bienveillant et tranquille d'une femme du monde qui se sent de race, dans un milieu de "trop vite parvenus".

Dans la circonstance, Alberte joua la comédie d'une façon parfaite.

C'était d'ailleurs une de ses coquetteries, à cette raffinée, de se faire, aux circonstances solennelles, exactement la tête qu'elle voulait. A ces moments-là, l'orgueil suppléait à tout, lui donnait du tact, de la distinction, presque de la timidité, une apparence de naturelle bonté qui, sur son visage autoritaire de brune, avait une saveur d'inattendu, à laquelle les profanes se laissaient toujours prendre...

Sans en avoir l'air, elle accapare Jeanne, et, pour voiler davantage sa tactique, laisse M. de la Ferlandière se perdre quelque temps dans les salons; de cette façon, l'attention qu'excite le jeune homme

s'atténua peu à peu, et Alberte ne l'abordera que lorsqu'il sera redevenu l'invité ordinaire dans cette foule anonyme.

D'ailleurs, Alberte ne conserve pas Jeanne longtemps avec elle, car le préfet, en homme assez pratique, vient de constater avec inquiétude que le vent, de nouveau, se met à la pluie, et exprime le désir de se retirer à cause de sa santé que débilitent les grands dîners.

Alberte ne demande que cela; car la présence de ce personnage officiel paralyse, à chaque instant, ses moyens d'action: son père lui a recommandé par-dessus tout de "soigner les autorités", précisément en raison des multiples accrocs qu'il compte bien donner aux lois régissant les conditions du travail, et des faveurs gouvernementales dont il aura certainement besoin:

— Surtout, que le préfet sorte content!... tel a été le mot d'ordre répété plusieurs fois hier et ce matin.

La jeune juive a rempli son fôle avec conscience.

Le vieux fonctionnaire s'en va évidemment satisfait d'Alberte. Elle l'a mis à sa droite pendant le dîner, lui a parlé politique avec une réserve charmante, un air ingénu de croire au sérieux de la chose, tout en lui indiquant, dans la timbale financière, les morceaux à choisir.

— Mais comme vous vous servez mal, Monsieur le préfet!... Tenez, permettez-moi...

Et elle lui avait choisi sa truffe. M. Nathan, qui surveillait le manège de sa place, en avait eu un signe d'approbation.

Elle fit même de la fantaisie, s'intéressa — ce qui était un comble — aux enfants du fonctionnaire, et demanda, comme une faveur, la permission d'être présentée bientôt à Mme la préfète!...

Mais en réalité, la comédie pesait plus lourd que d'habitude et la jeune fille avait hâte de finir son rôle; aussi accueillit-elle avec un bonheur, parfaitement dissimulé d'ailleurs, l'annonce du départ des autorités.

— Déjà!... Monsieur le préfet... il n'est que 10 heures!...

— Sans doute, Mademoiselle, mais... je demeure loin et je n'ai plus votre âge!... Sans cela, soyez sûre...

— Oh! votre âge! d'abord, on n'a jamais que l'âge que l'on paraît...

Alors, M. le préfet se fait aimable

— Et quel âge me donnez-vous?... Voyons Mademoiselle... Surtout, pas de flatterie!...

Alberte, intérieurement, envoie le fonctionnaire et ses soixante-cinq printemps à tous les diables... mais pourtant le regarde avec une filiale insistance:

— ... Monsieur le préfet, je vous donne quarante-huit ans... pas un de moins!...

— Mettez-en dix-sept de plus...

— Pas possible!...

— Tel que je vous le dis...

— Oh! Monsieur le préfet, c'est de la coquetterie. Vous devez exagérer... vous avez peur que nous partions en guerre contre vous... voyons... avouez!...